LA VIE DES CIMETIERES (2)

Histoire d'outre-tombes

On l'a vu hier, gérer les cimetières n'est pas une mince affaire. D'autant qu'en plus d'être un lieu d'inhumation et de recueillement, le cimetière est un lieu... historique. Voire même patrimonial. Petit tour d'histoire des principales nécropoles de la ville.

Saint-Dizier accueille notamment 881 tombes de soldats décédés entre 1914 et 1918 dans les hôpitaux de la ville. (Photo DR).

En 2006, des ossements sont retrouvés dans la cour de récréation de l'Estic, qui est en fait... un ancien cimetière.

Bien sûr, on en n'est pas au niveau du Père-Lachaise ou des catacombes parisiennes. Mais Saint-Dizier possède un patrimoine unique, que la population est bien loin de soupçonner : ses cimetières. Car ils sont, pour la plupart, anciens. Voire très anciens, si on se penche sur le cas des Crassés.

La plus ancienne nécropole officielle de Saint-Dizier a disparu : elle était située au niveau du centre-ville, grosso modo dans une zone délimitée par les rues Marie-Stuart, du Docteur-Mougeot et Philippe-Lebon, jusqu'à la rue Guy-de-Bourbon. En 1777, il faut reconstruire après le terrible incendie qui détruisit la ville. Coluel, ingénieur des Ponts et chaussées de la Champagne, décide de percer une rue traversant toute la ville (l'artère regroupant l'avenue de la République, la rue Gambetta et l'avenue Alsace-Lorraine). Mais pour cela, il faut déplacer l'ancien cimetière. C'est chose faite en juillet 1777 : les ossements sont transférés dans le bastion des Capucins : autrement dit, dans ce qui est aujourd'hui une partie de la cours de récréation de l'Estic (côté avenue de Verdun). En 2006, des ossements seront d'ailleurs mis au jour.

Supprimer un cimetière est un fait. Mais, à Saint-Dizier, comme ailleurs, il faut bien trouver de la place. Alors direction Gigny. Si on ignore la date de fondation (il est de loin le plus ancien), on sait en revanche que les morts des deux paroisses, celle de Gigny (à qui il était jusque-là réservé) et celle de Notre-Dame, se font tous enterrer au cimetière de Gigny dès décembre 1793.

Gigny, sans cesse agrandi

Ce qui n'est pas sans poser quelques problèmes. D'abord parce que le chemin qui y mène est sinueux et étroit, et donc pas très adapté aux cortèges funéraires. Il faudra attendre 1870 pour voir Gigny doté d'un accès digne de ce nom, le chemin du cimetière-de-Gigny (aujourd'hui, on y accède par l'allée Germain-Pin). Ensuite, parce que le cimetière, et c'est décidemment une constante à Saint-Dizier, s'avère vite trop petit. Imaginez donc : on y procède aux inhumations pour trois quartiers, le centre-ville, Gigny et Marnaval (qui ne sera dôté d'un cimetière qu'en 1894) ! On aura donc de cesse d'agrandir la nécropole : de 15 ares en 1814, 21 en 1854, 22 en 1857 et 43 en 1882. Ensuite, impossible de l'agrandir : le cimetière de Gigny fut réservé aux seuls propriétaires de concession.

La Noue, en mémoire de 1814

Pour ceux qui ne le sont pas, direction la Noue. En 1814, on lance la construction d'un nouveau cimetière. Pour deux raisons. D'abord parce que l'ancien cimetière, situé face à l'église, est dans un état pitoyable : les vaches y paissent en liberté ! Au point que l'évêque de Châlons doit taper du poing sur la table en 1773 et menacer d'interdire les sépultures si la ville ne procède pas à des réparations. Ensuite, en 1814, la situation est grave : l'invasion des coalisés, lors de la campagne de France, a entraîné une impressionnante surmortalité. *«Depuis l'entrée des troupes ennemies dans la ville, c'est-à-dire depuis le 25 janvier 1814, écrit le maire de l'époque, Varnier-Cournon, l'effroi qu'elles ont causé, les mauvais traitements qu'elles ont exercés à l'égard de leurs hôtes, ont précipité dans la tombe un si grand nombre d'habitants que les cimetières sont devenus insuffisants. Le nombre d'enterrements a atteint le chiffre de 15 à 16 par jour. Le seul mois de mars a vu disparaître plus d'individus qu'il n'en mourrait communément en une année.»* La Ville achète quatre hectares de vignes, au lieu-dit la Valotte et les inhumations y démarrent dès le mois de mai 1814.

Victimes du choléra

De nouveaux terrains sont ensuite acquis : le cimetière de la Noue est aujourd'hui le plus grand de la Ville. Il contient notamment un impressionnant cimetière militaire, où sont regroupées les tombes des soldats français et allemands tombés autour de Saint-Dizier durant les deux guerres mondiales. Y sont également regroupés les soldats décédés dans les divers hôpitaux de la Ville, notamment durant la première Guerre mondiale, où la cité bagarde accueillait les blessés de Verdun : le MémorialGenWeb recense 881 croix blanches. On y trouve aussi, témoignage poignant, les tombes des victimes des deux épidémies de choléra, celle de 1832 (qui fit 320 morts entre le 5 mai et le 23 juillet) et celle de 1854 (130 décès entre le 22 juin et le 16 septembre).

Une histoire riche qui, forcément se lit dans les sépultures. Certaines sont d'une richesse exceptionnelle. Elles font l'ob-